

Comment j'ai surmonté mes difficultés en orthographe

Et comment j'en ai tiré un enseignement pour ma vie professionnelle

L'orthographe en tant que norme sociale discrimine-t-elle les individus qui ne font pas partie du cercle des personnes maîtrisant l'orthographe française ? Cette question, je me la suis posée à travers mon parcours personnel et mon métier 'd'alphabétiseur'. Elle en a suscité de nombreuses autres qui m'ont guidé pour écrire le récit qui suit...

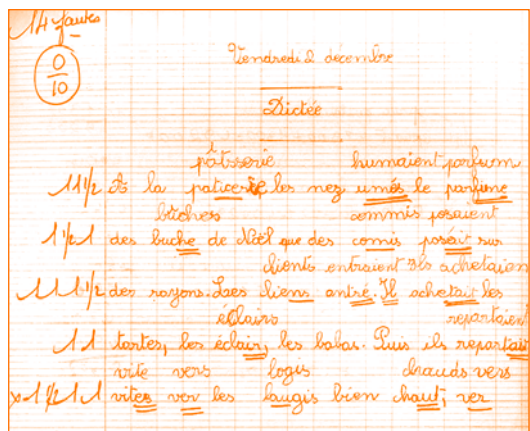
Mon parcours personnel n'a pas été tranquille du point de vue de la question de l'orthographe. En effet, au plus loin que je m'en souviens, j'ai toujours rencontré des difficultés d'ordre orthographique.

Ces difficultés ont, dans une mesure non négligeable, orienté mon parcours de formation et sans doute mon parcours de vie. Mon parcours de formation a été le lieu de 'batailles' continues entre les cours (de quelques matières qu'ils soient) et l'orthographe. A la fin, j'en avais fait mon deuil, je n'étais pas bon en orthographe, je l'avais accepté et je n'avais plus rien à changer, c'était acquis. Dans de très nombreux, trop nombreux cas, mon orthographe était cotée et rangée au degré des évidences par mes professeurs : celui-là n'était pas bon en orthographe. Je ne me souviens pas que quelqu'un m'ait dit un jour que la non maîtrise de l'orthographe pouvait avoir de graves répercussions sur la suite de ma vie. Peut-être a-t-on en tant qu'enseignant, et particulièrement qu'enseignant du secondaire, l'impression que

ce combat n'est pas le sien, qu'il aurait dû être mené à l'école primaire...

Ces difficultés orthographiques ne m'ont pas empêché de terminer mes études secondaires plus ou moins sans accroc et de choisir une formation supérieure de type court : instituteur primaire. Choix étonnant pour quelqu'un qui maîtrisait mal les règles orthographiques élémentaires, choix inconscient diraient les psychanalystes qui montrent le rapport ambigu à l'écrit...

Celui-là n'était pas bon en orthographe...



Paradoxalement, cette validation de mes non compétences orthographiques avait quelque part invalidé mes autres compétences. Je ne me sentais aucunement capable d'entamer des études supérieures de type universitaire et si mes parents ne m'avaient pas poussé vers des études dites supérieures, je ne serais sans doute aujourd'hui à écrire ces quelques pages.

Le choix des études d'instituteur a été pour moi le cheminement laborieux d'un dialogue intérieur. Je ne me sentais pas capable d'entamer des études supérieures, j'avais derrière moi des parents qui sans l'exiger (je ne me serais pas permis de contester) me poussaient à entreprendre quelque chose. Les raisons de mon choix furent finalement simples : quelles sont les études qui demandent de nombreuses compétences mais sans les approfondir vraiment ? Le seul choix possible à mes yeux était instituteur primaire, d'autant que je tentais de confirmer ce choix par des caractères extérieurs : j'aimais les enfants ; j'aimais tous les cours sauf les langues (en primaire il n'y a pas ou peu de langues et elles sont données par des maîtres spéciaux), ainsi que toute autre raison que l'on peut s'imaginer pour conforter et intérioriser ses choix, ce choix...

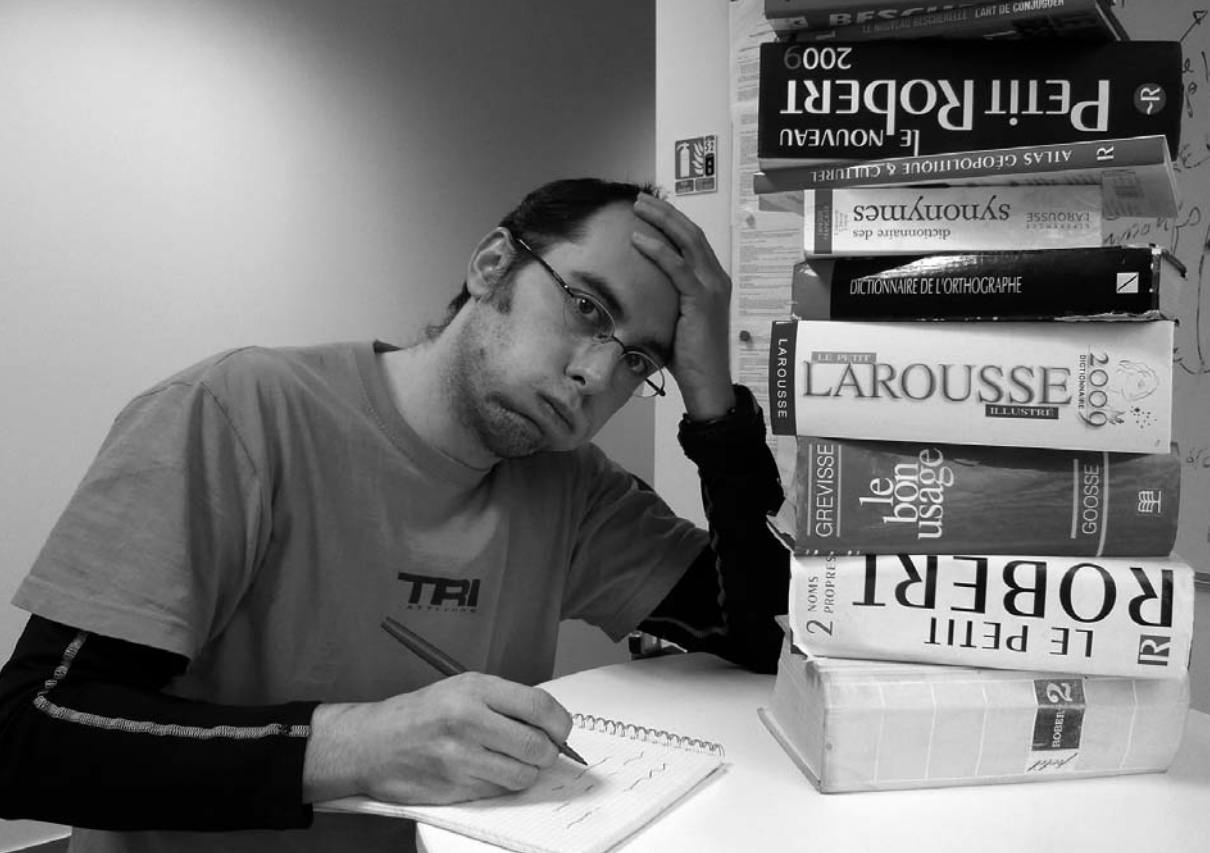
Deux incises sont importantes pour moi à ce niveau.

La première concerne mes parents, et plus particulièrement mon père. Il cherchait à tout prix à éviter à ses enfants le même parcours de vie que le sien (ouvrier qualifié dans une usine). Il voulait permettre à chacun de nous d'accéder à 'une meilleure vie' selon ses critères. Le fait de devenir enseignant était, pour lui, un signe de réussite.¹

La seconde concerne le transfert qui s'opère, par un processus de dévalorisation direct ou indirect, de la non maîtrise d'une compétence vers les autres compétences dont on dispose. Il y a une sorte de contagion qui amène l'individu à se décroire capable de réussir d'autres choses. Par exemple : j'ai toujours eu des facilités avec les maths, le calcul,... qui étaient pour moi d'une telle évidence que cela m'avait valu comme réflexion de la part de mon professeur de mathématiques que je devais sans aucun doute m'être trompé d'orientation. Or, même si je reconnaissais ces capacités, je les avais invalidées par contagion...

Ces études d'instituteur ne furent pas faciles. A l'issue de ma première année d'école normale, ce fut un échec retentissant. En cause : la non maîtrise orthographique... Pour le reste, cela allait, mais cette sacrosainte orthographe...

Un élément à relever fut peut-être l'élément déclencheur de quelque chose. La professeure de français de cette époque, une jolie dame blonde d'une quarantaine d'années, me convoqua avec un mes condisciples la veille de l'examen final de français et nous tint un discours qui maintenant me paraît criminel, mais qui m'a peut-être aidé en fin de compte à persévérer et en finalité à réussir. Je ne me souviens plus exactement des termes qu'elle a utilisés ; je me souviens par contre parfaitement de l'endroit, du temps qu'il faisait, de l'atmosphère de la pièce, de mon condisciple et du propos général qu'elle a tenu et qui se résume comme suit : « *Messieurs, vous n'êtes pas sans savoir que vos compétences orthographiques sont à la base de la réussite de votre année scolaire en tant que futurs instituteurs primaires. Après*



A l'issue d'une première année d'école normale, ce fut un échec retentissant. En cause : la non maîtrise orthographique...

examen de vos dossiers, je dois vous dire que je tiens pour acquis que vous ne réussirez pas votre année et qu'une éventuelle réussite de l'examen de demain ne pourrait en aucune façon rectifier votre échec. Il est inutile que vous le présentiez... ».

Pourquoi tenir un tel discours, pourquoi ne pas laisser la chance à celui qui connaît ses difficultés ? L'orgueil décuple-t-il la capacité intellectuelle d'une personne ? Quoiqu'il en soit, mon collègue et moi-même avons passé et réussi cet examen final. Pas seulement réussi mais nous avons l'un et l'autre administré un véritable camouflet aux assertions de cette dame (nous étions tous deux parmi les 5 meilleurs de la classe). J'en connais aujourd'hui la raison. L'examen consistant à l'application stricto sensu de règles orthographiques, il m'avait suffi d'une nuit pour les retenir par cœur. En effet, une de mes

compétences était et est toujours la mémorisation de choses aussi diverses que variées. A partir du moment où il suffisait de compléter des exercices en appliquant les règles, il n'y avait aucun problème. C'est dans l'action d'écriture spontanée que mes difficultés orthographiques se révélaient.

L'année suivante (eh oui, j'ai osé recommencer), j'ai été confronté à un nouveau professeur de français, un autre langage, une autre analyse, et surtout d'autres manières de faire. Là, il n'était plus question de discriminer mais bien de construire. Il n'était pas demandé la perfection, il était demandé de l'action. Par exemple, à l'issue de la première dictée, il demanda à chacun d'entre nous de relire sa dictée et de se construire un outil de relecture. *« Vous connaissez vos difficultés orthographiques, servez-vous de cette connaissance et relisez la dictée avec cet œil »*,

nous dit-il. Et il ajouta : « *A l'issue de la relecture, vous aurez le droit de souligner 5 mots pour lesquels vous doutez et dont vous irez vérifier l'orthographe dans un dictionnaire, un Bescherelle ou une grammaire* ». Et là, miracle : 19/20. Et le professeur de me demander comment je pouvais réaliser un tel score, alors que mon dossier stipulait de graves lacunes en orthographe... En un seul cours, ce professeur avait réussi à balayer dix années d'incertitude et de questionnement. Tout redevenait possible. Il va sans dire que mes études furent ensuite une formalité au niveau de l'orthographe. Je n'ai jamais eu l'occasion de le remercier.

Cette expérience est pour moi un atout remarquable dans l'exercice de ma profession et sans aucun doute, elle est le point de départ de ma continuelle recherche vers une éducation (une école) de qualité qui ne discrimine pas mais qui valide et encourage. C'est dans l'action, ses réussites, ses échecs que l'on apprend vraiment son métier. J'ai ainsi pu progresser dans la construction de nouvelles compétences, puis je suis arrivé un peu par hasard à Lire et Ecrire. Cela fait maintenant près de 20 ans que j'y travaille.

Toutes ces années m'ont appris à me forger des convictions profondes sur le monde de l'enseignement et à l'envisager avec un regard complètement différent. De lecture en formation (d'abord reçues et puis données), d'une école de devoirs aux groupes d'alphabétisation pour personnes francophones, mon parcours ne fut jamais un chemin tranquille. Toujours semé d'obstacles, de nouveaux défis, la boucle s'est refermée avec la rencontre de personnes illettrées ayant les mêmes difficultés que les miennes au départ. Pire même, car ces difficultés, au lieu d'avoir

été des embûches dans un parcours, leur ont interdit de se réaliser. Mon expérience, ma reconstruction devenaient dès lors des atouts que je pouvais réinvestir pour travailler avec d'autres.

Pour terminer ce panoramique, il me semble que l'on commet souvent des erreurs fondamentales. L'une est de croire que la maîtrise des compétences scripturales est un préalable nécessaire à tout acte de formation ou d'engagement professionnel. C'est comme si l'on comparait des voitures et des choux. Il n'y a aucun lien de causalité de l'un à l'autre. Certes, certains métiers nécessitent de bonnes compétences en écriture, mais dans la dynamique individuelle des parcours de vie, invalider des compétences en raison de la non maîtrise de certaines autres ne peut se faire que dans une analyse profonde des situations particulières de chacun.

A l'issue de ce témoignage, vous comprendrez sans doute mon engagement dans le combat pour une orthographe simplifiée...

Jean CONSTANT
Lire et Ecrire Verviers

1. Cf. BOURDIEU, *La distinction*.